

R. Marin

L'Étincelle

Ai-je aimé, ou ai-je surtout aimé être amoureux ?

Me voilà dans le train.

Un InterCity du matin, côté fenêtre. Dehors, la côte défile. La mer est calme, presque immobile, d'un bleu pâle que le soleil éveille à peine. Les collines plongent vers elle, couvertes d'une végétation serrée entre les rails et l'eau. De temps en temps un tunnel, le noir, puis la lumière revient, et le bleu est encore là.

Je quitte ma ville natale. Encore une fois, le cœur lourd, en me disant que ma vie semble ne pas vouloir être ici.

Direction cette tour qui penche depuis des siècles sans jamais tomber. De là, je prendrai un avion pour rentrer en France. Pour rentrer chez moi, si on peut appeler *chez soi* un endroit où personne ne vous attend.

Bien sûr, le travail, lui, il m'attend. Mais un travail remplit des journées, il ne remplit pas une vie. Et une vie qu'on ne vit pas à deux, qu'est-ce que ça vaut ? Oui, c'est idyllique. Mais c'est ce que j'ai toujours voulu, moi. Un incurable romantique.

Le train est plein. Des gens partout, des voix, des valises, quelqu'un qui rit derrière moi. Mais j'ai mes écouteurs, et dans mes oreilles il n'y a qu'une seule chanson. *That's Why You Go Away*. En boucle.

Encore. Et encore.

Et tout ce monde autour de moi disparaît.

Il ne reste que la vitre, le paysage, la musique, et moi. Le soleil qui brille, les couleurs, et ces côtes. Ces côtes qui m'ont vu petit, me balader, me jeter dans la mer depuis un rocher, me baigner, rire et aimer.

* * *

Pendant deux semaines, j'ai marché dans ces rues. J'ai retrouvé la mer chaque matin. Les ruelles, les escaliers, les placettes où le temps a oublié de passer. J'ai mangé la focaccia du port, j'ai bu mon café debout au comptoir comme on fait ici, j'ai regardé les vieux jouer aux cartes à l'ombre. J'ai marché seul, mais ce n'était pas la même solitude. Ici, les murs me connaissent. L'air a une odeur qui me ramène à l'enfance. La mer est là. À la même place.

Fidèle, elle.

Les vacances se terminent. Toujours. Le train roule, le paysage défile, et plus les kilomètres passent, plus je sais ce qui m'attend de l'autre côté. Mon appartement. Le silence. Les murs qui ne me connaissent pas. La routine du lundi. Personne à qui dire je suis rentré.

C'est là, je crois, que tout a commencé.

* * *

Je ferme les yeux une seconde. Quand on ne regarde plus dehors, le bruit des roues devient plus fort. Et derrière le bruit des roues, il y a l'autre bruit. Celui du dedans.

Me voilà malgré tout. Après toutes ces relations, après tant de cœur donné, me voilà seul. À nouveau. Et cela depuis trois ans. Comme si un destin blafard avait décidé que moi, oui, moi, je n'avais pas le droit au bonheur à long terme. Un instant, ça oui. Des années, non. Pas pour toi.

Pas un souvenir précis. Pas un visage. Juste le vide.

Ce vide que je porte depuis si longtemps. Celui que j'arrive à faire taire quand la vie m'occupe, une femme devant moi, le soleil, des rues à arpenter. Celui que les vacances recouvrent d'un voile léger, assez pour oublier, pas assez pour guérir.

Dans un train qui vous ramène vers le silence, le vide n'a plus besoin de permission. Il revient. Il s'assoit à côté de vous. Et il se met à parler.

* * *

Mon cœur s'est emballé.

Sans raison. Sans prévenir. Comme il l'a toujours fait. Lui qui m'a toujours parlé, qui a si souvent dicté ma vie, qui ne m'a jamais laissé tranquille.

Alors voilà qu'aujourd'hui, le destin semble encore une fois me dire : pas pour toi. Et la question me vient. Ai-je aimé, ou ai-je aimé être amoureux ? Qu'ai-je vraiment compris de l'amour ? Ou est-ce juste un vide que jamais je ne pourrai combler, ni seul, ni en couple ?

* * *

J'ouvre les yeux. Le paysage n'a pas attendu.

Je ne sais pas combien de fois je suis tombé amoureux dans ma vie. Beaucoup. Trop, peut-être. Ou pas assez, ça dépend de quel côté on regarde.

Ce que je sais, c'est que chaque fois, j'y ai cru. Chaque fois, j'ai pensé : c'est elle. Chaque fois, mon cœur est parti sans me demander mon avis, et moi je l'ai suivi. Les yeux fermés. À fond. À cent pour cent. Parfois à deux cents.

Pour moi, l'amour a toujours commencé comme une étincelle. Un regard. Un sourire. Le cœur qui accélère. Et quand il y avait du répondant en face, la bascule était immédiate. Je n'avais pas besoin de compter les jours. Je n'avais pas besoin de réfléchir. Je savais. Je sentais.

Et je me laissais aller.

Pourquoi aller doucement quand le cœur est déjà parti ?

C'est ce que je me suis dit, chaque fois. Aujourd'hui, je me demande si j'avais raison.

* * *

Le siège à côté de moi est vide. Un espace fait pour deux, et moi seul dedans.

Et les images arrivent.

Le bleu défile, la musique tourne, et derrière la vitre ce ne sont plus les collines que je vois.

Des cheveux bruns coupés aux épaules, un été, des jeux dans la campagne. Un sourire qui ne s'est jamais vraiment effacé.

Une ruelle étroite, un regard croisé, un demi-tour. L'impossibilité de faire semblant de rien.

Des roses apportées à une femme qui venait pour me quitter, et qui est restée.

Des yeux qui m'aimaient plus que je ne savais les aimer. Un visage dont j'ai oublié le nom, mais pas ce qu'il m'a donné.

Et d'autres. Tant d'autres.

Chaque image passe comme un paysage par la vitre du train. Vite.
Un flash. Une lumière. Puis une autre.

* * *

La mer est toujours là, dehors. Le train continue. La chanson recommence.

Et moi je reste avec cette question, celle que mon cœur a posée ce matin-là, sans que je m'y attende, quelque part entre ma ville natale et la tour qui ne tombe jamais.

Ai-je su aimer ?

Ou ai-je surtout su être amoureux ?

Je ne connais pas encore la réponse. Peut-être qu'elle viendra pendant ce voyage. Peut-être qu'elle ne viendra pas.

La mer est calme, la chanson tourne, et les souvenirs, eux, ont déjà commencé à voyager.